

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manqué
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4<sup>ÈME</sup> ANNÉE, No 182. — SAMEDI, 29 OCTOBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LE JOUR DES MORTS EN FRANCE. — LA BRETONNE. — TABLEAU DE M. JULES BRETON

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 OCTOBRE 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—L'hon. M. J. Bte Rolland.—En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx.—Poésie : Le jour des morts, par Rémi Tremblay.—Usages et coutumes.—Les premiers soins.—Amusements.—Feuilletons : Jean-Jeudi ; Pauline.

GRAVURES : France : L'affaire de la frontière.—Le jour des morts en France : La Bretonne.—Le jour des morts en Espagne : cimetière des environs de Séville.—Portraits de l'hon. M. Rolland.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUARANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le quarante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'octobre), aura lieu SAMEDI, le 5 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Il arrive quelque fois—très rarement, il est vrai—que l'on vienne me demander un conseil, quitte à ne pas le suivre du reste, selon la vieille coutume, qui veut qu'on ne demande un avis que pour avoir le plaisir de ne pas le mettre à exécution.

Et c'est justement parce que je connais l'humanité sous ce rapport que je me tire d'affaire en donnant, non pas mon opinion, mais bien celle d'un autre, d'un mort surtout, car un contemporain persuade rarement.

L'un des meilleurs conseillers que je connaisse est Louis Reybaud, dont je vous ai déjà parlé dans mon dernier entretien ; je viens de le relire, et comme son Jérôme Paturot a eu nombre d'aventures et qu'il a essayé un peu de toutes les professions, il a eu affaire à tant de personnes ayant fait l'apprentissage de la vie, que ses mémoires sont des plus instructives.

Comme le rêve de nombre de collégiens est de devenir avocat, que les professions libérales sont encombrées ici comme en Europe, et que vous êtes exposé à ce que l'on vous consulte à ce sujet, je vous mets sous les yeux l'opinion de Valmont, l'un des bons amis de Paturot, qui lui demandait ce qu'il pensait de la profession d'avocat :

\*\*\* "Mon cher Jérôme, il existe ici-bas une illusion bien fâcheuse : c'est que le titre d'avocat équivaut à une profession. Les familles font à l'envie de grands sacrifices pour pousser les en-

fants jusque-là. Les plus belles années du jeune homme, les épargnes de la maison s'y engouffrent, et qu'en reste-t-il ? le droit de porter la robe et la toque.

"Voici quatre ans bientôt que j'ai pris mes grades et il m'a été impossible d'obtenir une affaire. Repoussé de tous côtés, j'ai encore réduit mes prétentions, j'ai suivi les audiences de la police correctionnelle, espérant y trouver un accusé sans défenseur, et me signaler par une improvisation victorieuse. Vain espoir ! la police correctionnelle est envahie comme le reste : les avocats des prisons ne laissent pas toucher à leur clientèle. Ils connaissent d'avance le travail du jour, et vont relancer les prévenus jusque dans les cachots. Ainsi, tout est pris d'assaut, civil, criminel, correctionnel ; il n'y a plus de place ; dix années d'attente et de postulation ne suffisent pas pour assurer du travail. Mon cher Jérôme, croyez-moi bien, c'est la plus ingrate des carrières."

Il y a beaucoup de bon sens dans ces paroles, mais cela n'empêchera pas une foule de jeunes gens de se lancer dans cette carrière, car ils se diront que leur talent suffira pour les faire percer et que ceux qui ne réussissent pas sont des imbéciles. Ce qui n'est pas souvent vrai.

Dans tous les cas, voici la réponse à faire, advenue que pourra.

\*\*\* Si vous réussissez à empêcher un jeune homme d'aller à l'École de Droit, soyez certain qu'il se dirigera immédiatement du côté d'une des nombreuses facultés de médecines qui abondent dans notre pays.

À ce sujet et pour se renseigner sur les chances de réussite dans la médecine, Jérôme alla un jour consulter un de ses amis qu'il avait perdu de vue depuis nombre d'années.

Il croyait trouver un médecin, il se trouve en présence d'un charlatan qui a abandonné la science pour faire du métier, et quel métier ! Mais il fait de l'argent, beaucoup d'argent, et voici comment il répond à l'étonnement de son ami :

"—Les millions sont là, c'est l'essentiel. Pourvu que le code pénal n'ait rien à y voir, le monde les respecte sans s'inquiéter quelle en est l'origine. Soyons donc riches, et nous serons toujours assez considérés.

"—Saint Ernest, tu fais le fanfaron du vice.

"—Non, Jérôme, j'ai tout raisonné. Tu as pu voir ce qu'il en est de la profession de médecin. L'encombrement y est grand et le succès difficile. On court vingt ans après une clientèle, et le travail arrive à l'âge où il faudrait se reposer. Qu'ai-je à faire dans cette foule où l'on se coudoie ? Me tuer pour avoir le droit de guérir les autres ? C'est un métier de dupe, Jérôme !"

Et Jérôme s'en fut tout penaud, ne croyant plus au médecin et n'ayant pas grande opinion de l'avenir des avocats.

\*\*\* C'est alors qu'il se lança dans le journalisme. Comme il avait certaines connaissances musicales, il fut chargé de la critique théâtrale.

Il voulut faire comprendre à ses lecteurs qu'il connaissait son affaire, et pour donner une idée de son genre, je citerai les lignes suivantes de son premier article :

"On a beaucoup discuté sur le talent de la *prima donna*, dont la voix n'a pas encore reçu une définition bien nette. En attendant, constatons que l'*ut* de poitrine du ténor n'a pas varié quant au volume et à l'intensité. Cet *ut* précieux est ce que nous l'avons toujours connu, toujours le même *ut*, toujours le grand *ut*, toujours l'*ut* monumental et inaltérable que vous savez. Que dire de l'organe de la *prima donna* ? On a voulu traiter cette voix de *fausset* ou *fauçet*, tandis que c'est tout bonnement une voix de tête. La voix de poitrine (*di petto*), qui dans les *soprano* s'étend d'ordinaire du *si* grave au *fa* ou au *sol* (cinq à six notes), doit se distinguer de la voix *mixte*, qui partant du *la*, s'élève au *ré* ou au *mi* aigu. À partir de ce *mi* aigu, commence la véritable voix de tête, qui se lie aussi, sans changer de registre, à l'aide des tons médicaux, aux sons de la division aiguë de l'instrument vocal. La *prima donna*, obligée de filer un *cantabile* dans le *medium*, a donc été parfaitement inspirée de le rendre en voix de tête.

C'est la combinaison obligée de la voix de poitrine (*di petto*) et du *fausset* ou *fauçet* (*fauçetto*). Impossible de sortir de là."

Je dirai à sa louange qu'il raconte lui-même que cette tirade n'eut pas grand succès auprès de Malvina sa femme.

"—Mon petit, lui dit-elle, c'est amusant comme un enterrement de sixième classe, tout ça. Ne va donc pas chercher midi à quatorze heures. Dis-leur qu'ils chantent tous comme des canards."

Il renonça à la critique, car il s'aperçut (n'est-ce pas la même chose en Canada) qu'il n'y avait que deux genres d'articles à faire en fait de théâtre.

Le premier, éloge sur toute la ligne, quand le journal a des annonces la première chanteuse est admirable, le ténor sans rival, la basse profonde comme un puits artésien, le chœurs magnifique, etc., etc., et enfin cela termine par un appel à toute la population pour aller applaudir les incomparables artistes.

Le second article est plus simple, il brille par son absence. On ne dit pas un mot de la troupe qui joue. Pas d'annonce, pas d'article.

Je connais nombre de journaux de notre pays où les choses se passent exactement de la même manière.

\*\*\* Les idées des amis de Jérôme Paturot sont évidemment outrées.

Nos médecins sont des hommes intègres qui, loin d'être des charlatans, font la guerre à ces industriels, mais il dit vrai quand il constate que la profession est encombrée.

Il a plus raison encore quand il parle des avocats, car là, tout est plus qu'encombré et, sur cent, dix prospèrent, trente autres vivent et le reste végète.

Quand à la critique musicale vous savez ce que j'en pense puisque je viens de vous le dire.

Oui, les professions offrent peu d'issues pour un jeune homme et mieux vaut, à mon avis, chercher son avenir ailleurs.

Il y a un peu plus d'un an, un de mes amis, gargon très intelligent et instruit, fut reçu avocat. Il vint m'annoncer la nouvelle aussitôt et vraiment, en voyant sa figure joyeuse, vous eussiez cru que le monde était à lui.

Je mis un peu d'eau froide sur cette chaleur et je lui fis remarquer que son diplôme ne lui assurait qu'une fortune des plus problématique.

J'allai même plus loin et lui conseillai de partir immédiatement pour le Nord-Ouest.

"Allez dans ce pays neuf, où l'on ne coudoie pas encore nos confrères, vous vous ferez un avenir en peu de temps, mais profitez du moment, car dans quelques années il sera trop tard.

"Voyez notre ami, Adélarde Forget, qui ne faisait rien ici ; d'aucuns même lui prédisaient des choses peu agréables ; un beau jour, il y a de cela sept ou huit ans, il est parti pour le Nord-Ouest, il a travaillé, il s'est remué, et aujourd'hui il a une position des plus enviables.

"Je ne crains pas de le nommer, car son exemple est honorable, et je me souviens avoir lu dernièrement une lettre de lui adressée à un de ses frères.

"Mon cher, écrivait-il, où est le temps où je végétais à Montréal ? Moi qui n'avais jamais connu les cinq sous du Juif-Errant, je prête maintenant sur première hypothèque... Pour la première fois, je viens de remplir mes tristes fonctions de député-shérif ; quand j'étais au pays natal, on me disait que je finirais par être pendu, aujourd'hui c'est moi qui pend les autres, par l'entremise du bourreau, bien entendu."

Voici donc un homme rangé, posé, ayant une jolie position, qui n'aurait sans doute jamais rien fait ici.

Le conseil que je donnais à mon camarade ne fut pas suivi. Il végéta ici, mais je fus agréablement surpris quand il m'apprit l'autre jour qu'il avait réfléchi et qu'il partait pour les Montagnes Rocheuses.

Tant mieux, car je suis certain qu'il réussira. Tout le monde ne peut cependant pas s'en aller, et si on est avocat, médecin ou journaliste, il faut tâcher de se tirer d'affaire comme on peut, quitte à tirer le diable par la queue comme le font les trois quarts, mais il faudrait au moins que notre exemple servit à nos enfants et c'est pourquoi

je tâcherai de faire de mon Pierre un cultivateur courageux et instruit.

D'autres feront sans doute comme moi.

\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ paie tous les mois deux cents piastres de primes aux lecteurs du journal, chacun sait ça.

Ce que l'on sait moins, c'est que parfois les propriétaires sont exposés à payer à faux.

Ainsi, la semaine dernière, un individu se présente au bureau avec un journal portant le n° 177, gagnant la prime de cinquante piastres; M. Sabourin, avant de signer le chèque, eut l'idée de regarder le numéro à contre-jour, et fut très étonné de voir qu'on avait gratté un chiffre, car le numéro du journal présenté était en réalité 1775.

L'homme eut bientôt un doigt de rouge sur la figure, et dit que probablement il avait été victime d'un mauvais tour de la part d'un de ses amis qui lui avait remis le journal.

L'explication peut-être vraie, il est même probable qu'elle est vraie, mais il faudrait y faire attention, car si le MONDE ILLUSTRÉ paie toujours les primes gagnées il n'aimerait pas à payer deux fois.

*Leon Tiden*

## NOS GRAVURES

### LE JOUR DES MORTS EN FRANCE

**L** n'est pas de fêtes plus célébrées à Paris que la Fête de la Toussaint, que l'on confond avec la Fête des Morts, qui n'a lieu que le lendemain.

Mais ce n'est pas qu'à Paris que ce culte des morts est en honneur. Dans les campagnes, il n'est personne qui oublie la visite de ces cimetières où les fleurs s'épanouissent d'elles-mêmes au milieu des hautes herbes, où l'ombre des saules et des cyprès protège les sépultures. Il est tel village en Bretagne où le jour des trépassés, chacun allume un cierge et, suivant processionnellement le prêtre qui bénit les tombes, toutes ces lumières, emblèmes de la vie, sont distribuées au milieu du jardin de la mort.

C'est une de ces Bretonnes, dans son attitude de douloureux recueillement, que nous empruntons à M. Jules Breton, pour en faire notre première page pour la semaine de la Toussaint.

Nous y avons joint : *Le Jour des Morts en Espagne*, une remarquable composition de M. Tirado, qui l'a dessinée d'après nature, à Séville. Dans ce pays de foi robuste, la mort prend un caractère plus sinistre que partout ailleurs, on dirait que l'Espagne se complait dans sa tristesse en l'entourant d'images lugubres. Là, pas de fleurs, des cyprès noirs; pas de lumières, une croix sombre avec un Christ pantelant et sanglant, représentant les douleurs de son agonie. Nous préférons de beaucoup nos mœurs. La douleur de nos cœurs, pour être moins extérieure, n'en est pas moins profonde, et ce doux hommage que nous rendons à nos affections disparues les font revivre un instant autour de nous, en attendant la réunion future qui devra être éternelle.

### L'AFFAIRE DE RAON-SUR-PLAINE

Samedi matin, 2 septembre dernier, neuf chasseurs suivaient un sentier sur le territoire français, à vingt pieds de la frontière, près de Raon-sur-Plaine, quand une personne cachée derrière un bosquet, du côté allemand, à quatre-vingt verges de la frontière, leur tira trois coups de feu. La première balle n'atteignit personne, mais la seconde tua l'un des batteurs, un nommé Brignon, et la troisième blessa grièvement M. Wanger, élève de l'école de cavalerie de Saumur.

L'auteur de ce double crime était un nommé Kaufman soldat allemand, qui avait été envoyé là pour garder la forêt sur le territoire allemand; mais ce soldat borné et à moitié abruti par l'alcool n'a pas même compris les ordres qui lui étaient donnés.



L'HONORABLE JEAN-BAPTISTE ROLLAND

**M**ONSIEUR Jean-Baptiste Rolland, le grand libraire montréalais, vient d'être appelé au Sénat, pour représenter la division des Mille-Isles, en remplacement de feu l'hon. Louis Adélar Senécal. C'est une nomination avantageuse pour le pays.

Fils de ses œuvres, homme d'affaires à vues larges, caractère entreprenant, jugement solide, à la fois prudent et hardi quand il s'agit de mener une entreprise à bonne fin, homme de bon conseil, nature ouverte, avec cela bon canadien et citoyen intègre, M. Rolland est depuis très longtemps favorablement connu et très estimé dans notre monde commercial.

Le nouveau sénateur sera utile à un jeune pays comme le nôtre qui a surtout besoin d'hommes pratiques à la tête de ses affaires; aussi, son entrée dans le Conseil des sages est-elle saluée avec plaisir par tout le monde.

Les gens sérieux qui ont vu depuis bien des années M. Rolland à l'œuvre, marchant droit devant lui d'un pas assuré dans les rôles divers qu'il a remplis au milieu de nous, soit comme négociant, soit comme homme public, échevin, commissaire du Havre, etc., etc., sont tous d'avis que le Sénat a fait une bonne acquisition dans sa personne.

Né à Verchères en 1815, l'hon. M. Rolland vint se fixer à Montréal en 1832. Il fit ses débuts dans l'imprimerie, dans les ateliers de la *Minerve*; en 1842 il quitta cases et presses pour fonder, à force de travail et d'économie, la maison de librairie qui porte son nom et qui est connue dans toute l'Amérique du Nord et en Europe où ses relations d'affaires sont très grandes. Un des meilleurs titres que possède l'hon. Rolland au respect de ses concitoyens, le titre qui sera toujours pour lui et sa famille une véritable gloire, c'est le zèle patriotique qu'il a déployé en encourageant par tous les moyens à sa disposition la littérature nationale; c'est surtout le zèle qu'il a mis à promouvoir l'instruction parmi le peuple.

Chacun le sait; du moment qu'il s'est agi d'un mouvement en faveur de l'instruction publique, invariablement on a vu M. Rolland y prêter son concours le plus dévoué.

En 1882 il fonda à St-Jérôme une grande fabrique de papier où plusieurs centaines d'ouvriers sont continuellement employés, et à l'avenir desquels il s'intéresse avec autant de sollicitude qu'à celui de sa propre famille qu'il a assuré.

On ne dira jamais de lui qu'il a caché sous le boisseau le talent que la Providence lui a confié.

Malgré ses soixante-et-douze ans, M. Rolland est encore plein de vigueur, grâce à des habitudes de travail et de régularité dont il ne s'est jamais départi, et promet de fournir encore de nombreuses années pour l'avantage de sa patrie. La position élevée que le sénateur Rolland a atteinte, après avoir commencé le combat de la vie sans autres ressources que sa propre énergie et son désir d'arriver, pourra servir d'exemple aux jeunes gens de la présente génération trop disposés à ne pas priser le travail et la persévérance à leur juste valeur.

*Stanislas Côté*

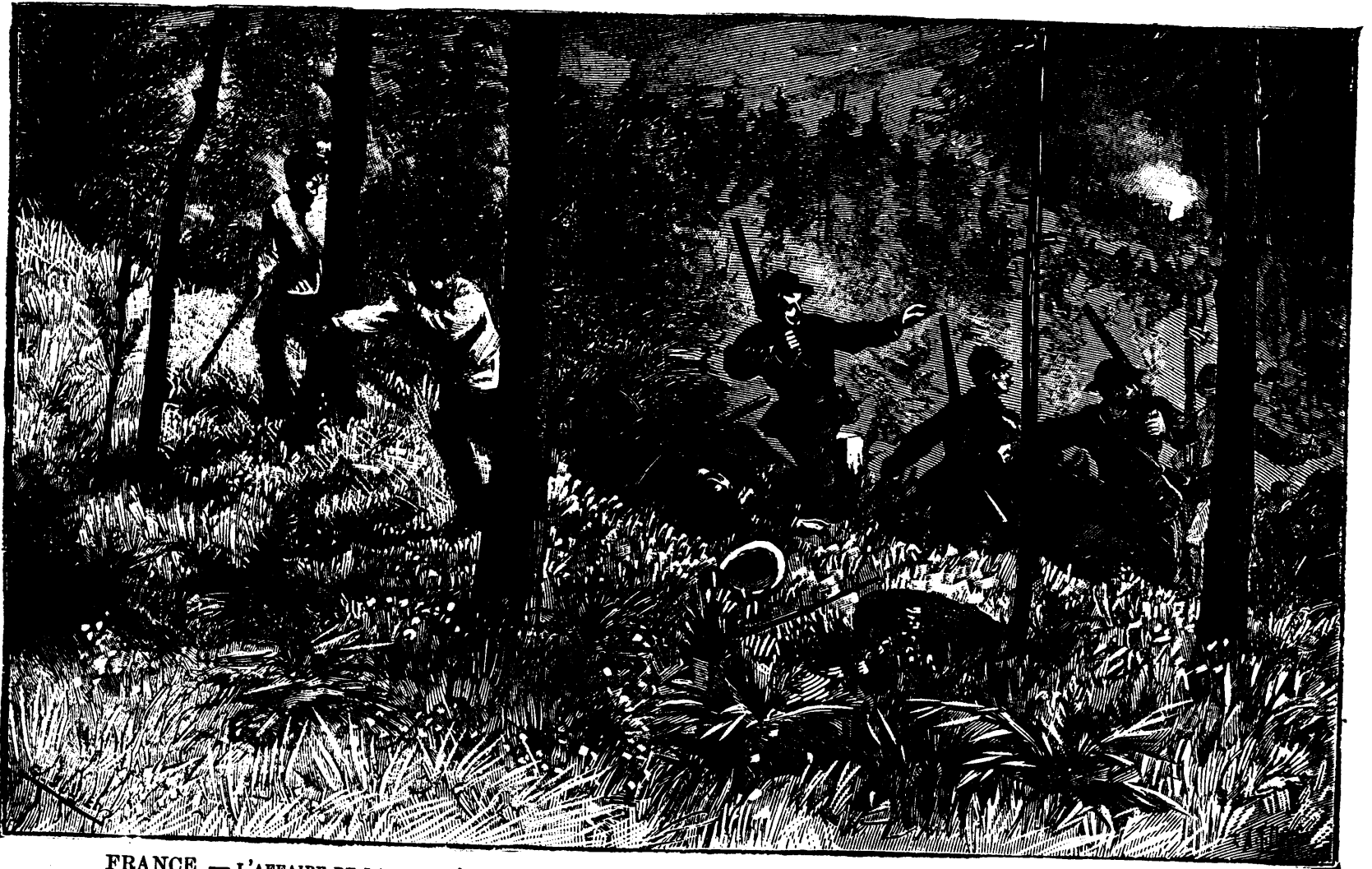
Le gouvernement allemand, il faut le reconnaître, a avoué qu'il avait tort, et a payé à la famille Brignon une somme de 50,000 marcs, à titre d'indemnité.

**Un jour de trois mois et demi.**—Par ce temps d'automne où les jours, sans être beaux, deviennent courts, vous plairait-il d'apprendre, si par hasard vous l'ignoriez, quelle est la ville, en Europe, qui possède le jour le plus long? Eh bien, c'est Beykiavik, en Islande, où le jour en question dure trois mois et demi, sans désemparer. Quelle économie de gaz d'éclairage!

Ensuite, vient la petite ville de Varos, en Norvège, où il fait continuellement jour depuis le 21 mai jusqu'au 22 juillet. Dans la ville de Tornéo,

sur la frontière de Suède, le jour le plus long est de vingt-et-une heures et demie. C'est déjà gentil.

On coup d'œil donné au *The Illustrated London News* (édition américaine) du 22 octobre, ne sera pas perdu. On y voit la course d'essai de Yacht, des gravures relatives aux affaires d'Irlande, la maison des pauvres à Lidi au Parc St-James, la mission anglaise au Maroc et des croquis de la Rivière Congo. Beauté au Repos représente un splendide tigre dormant. Le prix du numéro n'étant que de dix cents est placé à portée de tout le monde. En vente chez tous les marchands de journaux. Le bureau de publication est au *Potter Building New-York*.



FRANCE. — L'AFFAIRE DE LA FRONTIÈRE : LACHE ATTAQUE CONTRE DES FRANÇAIS, À RAON-SUR-PLAINE, PAR DES ALLEMANDS



LE JOUR DES MORTS EN ESPAGNE. — CIMETIÈRE DES ENVIRONS DE SÉVILLE

## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ J.-B. PROULX, CURÉ DE ST-RAPHAËL DE L'ISLE BIZARD

X

Les premières missions des Pères Jésuites du côté de la Baie d'Hudson

(Suite)

Au lac Mistassini.—Belles campagnes — le lac Némiskau.— Douceurs du climat.—La zone fertile — Arrivée à la Baie. Réception cordiale de la part de Kiaskou.—Discours du Père.—Saint Patrice et son peuple.—Objections et réponses.—Triomphe de la persévérance.—Baptême de Kiaskou.—Raisons du départ.—Le départ.—A Minahigoukat.—De retour au lac Saint-Jean.—A Chegutimik.— Succès de l'Évangile.—Fidélité des renseignements.— La rivière Rupert.— Les grèves au Baissant.— Zèle ignoré.

**L**e 16 septembre, après avoir appelé les bénédictions d'en Haut sur le reste de leur course, les voyageurs se remirent en route. Ils entrèrent, le 18, dans le grand lac Mistassini. Ce mot veut dire grosses

pierres ; ce lac, en effet, est rempli de rochers d'une grosseur prodigieuse, de là son nom " Il est si grand, dit la relation, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour. Il renferme quantités de belles îles, du gibier et du poisson de toute espèce ; les orignaux, les ours, les caribous, les porcs-épics et les castors y sont en abondance."

Les jours suivants furent rudes. Le 23 et 24, ils traversèrent un pays qui n'était pas si monotone, l'air y était plus doux. " Les campagnes, continu le Père Albanel, sont belles, produiraient beaucoup et seraient capables

de nourrir de grands peuples, si on les faisait valoir. Ce pays, le plus beau de toute notre route, a continué jusqu'à *Nemiskau*, où nous arrivâmes le 25 sur le midi.

" *Nemiskau* est un grand lac de dix journées de circuit, entourés de hautes montagnes, depuis le sud jusqu'au nord, formant un demi-cercle ; on voit, à l'embouchure de la grande rivière qui s'étend de l'est au nord-ouest, de vastes plaines qui règnent au-dessous des montagnes qui font le demi rond ; toutes ces campagnes sont entrecoupées agréablement d'eau, il semble à la vue que ce soient autant de rivières, formant un si grand nombre d'îles qu'il est difficile de les pouvoir compter. On voit toutes ces îles tellement marquées de pistes d'orignaux, de castors, de cerfs, de porcs-épics, qu'il semble qu'elles soient le lieu de leur demeure. Il se décharge dans ce lac cinq grandes rivières ; le poisson y est si abondant, qu'il constituait autrefois la principale nourriture d'une grande nation sauvage, qui habitait ces rivages, il n'y a encore que huit ou dix ans. Mais l'Iroquois l'a dispersée."

Plus loin, le Père ajoute : " Ceux-là se sont trompés, qui ont cru que ce climat était inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le défaut de bois propice à

bâtir ou à se chauffer. Ils n'ont pas vu ces vastes et épaisses forêts, ces belles plaines et ces grandes prairies qui bordent les rivières en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbages propres à nourrir du bétail ; je puis vous assurer qu'au quinzième jour de juin, il y avait des roses sauvages aussi belles et aussi odoriférantes qu'à Québec, la saison même m'y paraît plus avancée, l'air fort doux est agréable. Il n'y avait point de nuit quand j'y étais, le crépuscule n'était point encore fini au couchant quand l'aube du jour paraissait au levant du soleil " C'est là, en vérité, la description d'un petit Eden.

\*.\*

Les explorateurs enthousiastes qui aujourd'hui pensent découvrir pour la première fois les ressources agricoles de l'ancienne terre de Rupert, ne se doutent pas qu'ils ne font que répéter dans leurs récits ce qu'ont dit avant eux, il y a deux siècles, ces Jésuites si modestes et si savants. Ces belles terres, situées entre les lacs Mistassini et Némiskau, correspondent parfaitement à cette région superbe que nous avons traversée du lac Abbitibi à Clay Falls ; il y aurait donc, par-delà la hauteur des terres, mais à une certaine dis-

six heures du matin, les voyageurs, après bien des hésitations de la part de leur guide, se mirent enfin en route pour aller les trouver.

Du plus loin que les sauvages les virent approcher, ils sortirent de leur cabane et se rendirent sur la côte. Le capitaine s'écriait à pleine tête pour les complimenter :

— La Robe Noire nous vient visiter, la Robe Noire nous vient visiter !

Soudain, une bande de jeunes gens se détache de la foule et s'élança à l'eau jusqu'à la ceinture. Les uns portent les Français à terre sur leur dos, d'autres enlèvent le bagage, d'autres s'attellent au canot. Le chef, qui a nom Kiaskou, c'est-à-dire Mauve, prend le Père par la main, le conduit à son logis et le fait asseoir avec ses deux compagnons à ses côtés. Le Père alors tira de son sac un beau calumet et trois brasses de tabac, il les donna à son hôte pour fumer lui-même et régaler sa jeunesse. Kiaskou ne se sentait plus de joie. Cependant les femmes avaient dressé une cabane pour les nouveaux arrivés : dès qu'ils y furent installés, le capitaine leur fit préparer un grand festin, chacun apportant à l'envie ce qu'il avait de meilleur. Tous les sauvages vinrent les visiter, les uns après les autres, avec curiosité et admiration ; les femmes menaient par la main leurs

petits enfants pour leur montrer une Robe Noire : ils n'en avaient jamais vu. Pourtant, le Père découvrit que ces braves gens, attribuant son voyage à un but de trafic, entretenaient dans leur esprit un certain ombrage à son endroit. Il tenait à les convaincre du parfait désintéressement de sa visite ; en conséquence, il fit assembler les capitaines et tous les principaux de la tribu, et, après leur avoir expliqué par un premier présent, qu'ils devaient à O-nontio le bienfait de la paix actuelle, il ajouta : " Ce n'est pas l'attrait du commerce qui m'amène ici. Si



HAUT CANADA.—Un Esquimau et une baleine blanche ; d'après un croquis de M. l'abbé Paradis

tance de la baie, s'étendant de l'est à l'ouest, une zone fertile et tout à fait habitable, débouché providentiel pour nos gens quand la vallée de l'Ottawa sera remplie. *Crescite et multiplicamini, Canadenses !* Canadiens, croissez et multipliez-vous, l'espace ne vous manque pas dans votre beau pays.

\*.\*

Le 18 au matin, les trois voyageurs français étaient arrivés à six lieues de la mer. Ils rencontrèrent à gauche, dans un petit ruisseau, un bateau de douze tonneaux environ, avec tous ses agrès, portant voile latine et pavillon de la Grande-Bretagne ; à une portée de fusil du rivage se trouvaient deux maisons désertes et, un peu plus loin, le lieu d'un campement indien ; là, Anglais et sauvages avaient passé l'hiver. Quelques heures plus tard, ils arrivèrent à la baie à marée basse, et ils durent gagner la grève, comme nous l'avons fait plus d'une fois, dans les vases jusqu'au ventre. " Tout ce soir, ajoute le Père, nous nous arrêtons là, nous divertissant à considérer la mer que nous avons tant recherchée et cette si fameuse Baie d'Hudson."

Les sauvages étaient cabanés à vingt lieues plus loin, à *Miseoutenagachit*. Le 1er juillet, à

j'ai souffert la fatigue d'un aussi long voyage au travers tant de hasards, ce n'est point pour un autre motif que celui de vous éclairer des lumières de la foi, vous enseigner le chemin du ciel et vous rendre très heureux après cette vie. Ce sont mes pensées et ce sont aussi les pensées des Français qui m'ont envoyé ici pour vous dire que la raison principale, pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon ; votre conversion au christianisme doit être la reconnaissance de ce grand bien. C'est le second présent.

Il n'appartient qu'à Dieu de toucher les cœurs, mais il le fait quand il le veut, et comme il le veut. Ces présents et ces paroles eurent un tel effet sur l'esprit de ces pauvres sauvages qu'ils prirent sur le champ, par le mouvement sans doute du Saint-Esprit, la résolution de se faire tous instruire et d'embrasser la foi. C'était le peuple de la vieille Irlande qui recevait sans résistance, avec enthousiasme, les prédications de Patrice. Le plus ardent était le vieux chef.

— Je ne te laisserai pas partir, disait-il au missionnaire, que tu ne m'aies baptisé.

Le Père, pour l'affermir dans ses bonnes résolutions, prenait plaisir à discuter avec lui et à lui poser de nombreuses objections.

—Vous êtes si chancelants, vous êtes si peu fermes dans la croyance d'un Esprit souverain qui a tout fait et qui gouverne tout, qu'au moindre danger de la vie, qu'au premier revers dans vos affaires, vous aurez recours à l'Esprit malin, et vous retombez dans vos anciennes coutumes. Je le crains fort, ô grand chef, ce généreux dessein qui t'anime maintenant à prier, s'éteindra à la moindre disgrâce qui viendra fondre sur toi, et s'en ira en fumée comme un beau feu au moindre vent.

—Cela serait bon, répondait-il, si j'étais un enfant ; tu aurais sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans ma résolution. Celui qui me donne ces sentiments maintenant saura me les conserver à l'avenir ; s'il a été assez puissant pour allumer en moi le feu de ce bon dessein, il ne l'éteindra pas, et, à part lui, qui peut l'éteindre, puisque lui seul fait tout et gouverne tout ?

—Attends, lui dit le Père, à une autre fois, je suis pressé de songer à mon retour, je n'ai pas le temps de t'instruire à fond. L'année prochaine, ou moi, ou quelqu'autre, nous reviendrons, nous demeurerons ici longtemps et nous vous enseignerons tout ce qu'il faut croire, faire et éviter pour aller au ciel.

—Oui, répondit-il, mais qui t'a assuré que tu seras en vie l'année prochaine ? Celui qui partira pour venir ici y arrivera-t-il ? Qui t'a dit qu'on me trouvera moi-même encore vivant ? Je suis déjà vieux et malade depuis deux lunes ; si je meurs sans baptême, je dirai à celui qui a tout fait : "Je voulais être baptisé et prier pour tout de bon, mais le Père n'a pas voulu m'accorder cette grâce."

Ce brave homme disait tout cela d'un si bon cœur qu'il tirait les larmes des yeux. Il ne cessait de demander le baptême, il retint le missionnaire trois jours faisant naître différents incidents pour l'arrêter.

Le 3 juillet au soir, le Père lui dit :

—C'est le bout, je dois partir au retour du soleil.

—Quoi ! tu partiras, et je ne suis pas baptisé !

—Sois content, demain matin, avant mon départ, je te baptiserai.

—Voilà qui est bon, fit-il joyeux, je te crois, car tu n'es pas menteur.

\*.\*

Ce même soir, Kiaskou parla au Père Albanel, le considérant non en son caractère d'interprète du Grand-Esprit, mais en sa qualité de député officiel d'Onontio.

—Comme tu as tant épuisé de forces pour venir, dit-il, comme tu veux faire grande diligence pour te rendre au plus tôt, et que les chemins sont très pénibles, ce serait achever de ruiner la santé qui te reste, que de t'aller charger de beaucoup de paquets. Pourtant comment te renvoyer sans présents ? ce sont nos paroles. On dirait à Québec que je n'ai point de bouche et que je suis un enfant qui ne sait pas parler. Prends ces loutres légères, elles diront aux Français de là-bas que j'ai voulu ménager tes forces ; et, pour leur témoigner l'estime que j'ai fait de leurs riches présents, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciement l'année prochaine au lac Saint-Jean. Adieu donc, et va-t-en quand tu voudras.

Le lendemain, le vent contraire retint le Père tout le jour à la côte. Il put baptiser son néophyte avec toutes les cérémonies de l'Eglise, sans précipitation, à loisir. Le nouveau chrétien était transformé dans ses sentiments. Il fit assembler tout son monde, et, comme transporté d'une secrète impression du ciel, il leur dit :

—Mes neveux, vous connaissez tous mon bonheur, je suis chrétien. Je prie Dieu maintenant ; une forte pensée d'éviter les peines éternelles et de jouir un jour des délices du ciel, m'a touché. Je ne suis plus ce que j'ai été autrefois, je désavoue le mal que j'ai fait, j'aime de tout mon cœur Celui qui a tout créé, c'est en lui seul que je veux espérer. Voilà ce que je dis, que chacun pense pour soi.

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, il l'accompagna de tant de dévotion que ses gens en furent émus. Si le Père eût pu satisfaire leurs désirs, il serait resté avec eux assez longtemps pour les instruire et les baptiser tous.

Mais il dut précipiter son retour. Le sauvage qui lui servait de guide ne voulait pas rester plus longtemps ; il disait qu'il était en peine de sa petite fille âgée de quatre mois qu'il avait laissée au lac Saint-Jean ; il ne s'était rendu qu'à contre-cœur jusqu'à Miskoutenagachit, enfin il menaçait de partir seul. Ceux qui en ont fait comme nous l'expérience, savent fort bien qu'on ne commande pas un sauvage comme un blanc ; la raison ne peut rien chez lui contre ses impressions du moment.

\*.\*

Le 5, le Père, la tristesse dans l'âme, fit ses adieux à cette bonne population, leur disant au revoir à bientôt. Plusieurs sauvages versaient des larmes, ils accompagnèrent les Français jusqu'au rivage et les suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent distinguer le canot qui s'éloignait.

Le 18, ayant franchi et le lac Nemiskau et le lac Mistassini, la hauteur des terres, les voyageurs arrivèrent à une rivière appelée *Minahigoukat* où les attendaient deux cents sauvages. Ceux-ci écoutèrent la prédication évangélique avec tant de satisfaction qu'ils se déclarèrent publiquement pour la prière et promirent de se rendre au lac Saint-Jean le printemps suivant, afin d'y être instruits. Le troupeau de Jésus-Christ s'accrut de trente-trois agneaux dans la personne de trente-trois petits enfants que les parents apportèrent à l'envi au baptême.

\*.\*

Le 23, leur canot rentrait sur les eaux du lac Saint-Jean après un voyage de cinquante-trois jours. Le Père fut agréablement surpris de trouver, là, l'attendant, cette première bande de Mistassiniens qu'il avait rencontrés en allant, et à qui il avait différé le baptême, soit pour éprouver leur résolution, soit pour leur donner l'occasion de s'instruire davantage ; fidèles à leur promesse, ils étaient au rendez-vous depuis un mois. Le missionnaire passa cinq jours à les catéchiser, après quoi il put admettre trente adultes aux ablutions de la fontaine régénératrice. De plus, ces nouveaux chrétiens lui promirent de passer l'hiver au lac pour se mieux établir dans le christianisme, au contact des anciens dans la foi, dont l'exemple devait les former à la pratique et aux mœurs de notre sainte religion. Ce fut là, dit-il, la plus belle récompense des peines qu'il avait eu à souffrir dans ce long voyage.

\*.\*

Le 1er d'août, nos trois Français, avec leurs six sauvages, mettent pied à terre à Chegoutimik, où M. de Saint-Denis, capitaine de Tadoussac, les attendait pour les embarquer sur son vaisseau et les amener à Québec. Le premier voyage par terre à la grande Baie du Nord, du moins, dont on ait la relation en détail, était enfin heureusement terminé, et c'était la religion qui l'avait fait réussir en poussant de ce côté les premières missions régulières.

Les succès qu'y obtint le Saint-Evangile étaient surprenants : ces peuples montraient les meilleures dispositions, ils couraient au devant du baptême ; tous les chefs principaux étaient gagnés à la cause de Dieu ; le nombre des baptisés montait à deux cents. "Que ne peut-on espérer, dit le Père, après de si beaux commencements ? particulièrement si on considère le désir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'être instruits, la difficulté qu'ils ont eue à ne laisser partir et les instances qu'ils m'ont faites de nous aller établir au plus tôt dans leur pays."

Ce qui frappe en relisant cette relation, c'est la justesse des renseignements, que le pieux savant jésuite avait pu se procurer. D'après lui, telles étaient les nations sauvages qui habitaient sur les bords de la baie : à l'ouest les *Kilistinons* proprement dit, au sud les *Mataoukirinouck* et les *Mousonik*, à l'est les *Pitchiboutounibuek* et les *Koukoukoussiouek*. "A trois journées dans la profondeur de la Baie, ajouta-t-il, est une rivière que quelques sauvages appellent *Kitchessipiou* (la grande rivière) et quelques autres la rivière des originaux *Moussousipiou*, sur laquelle il y a beau-

coup de nations." C'est ni plus ni moins la rivière Moose, sur laquelle nous a fait déboucher l'Abbitibi, et dont les eaux nous ont ensuite conduits jusqu'à la mer.

Du lac Mistassini à la mer, il suivit le cours de la rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Rupert* ; elle s'appelait alors *Nemiskausipiou*.

"Elle est fort belle, dit-il ; elle est large presque de demi-lieue en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde ; elle vient du sud-est et s'étend au nord-ouest environ de quatre-vingts lieues ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit sauts. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieues ; les autres sont d'une lieue, de deux, de deux et demie."

Il fut frappé, comme nous, de l'immense étendue qu'ont les grèves de la Baie au baissant. "Il n'est pas croyable combien loin la mer se retire lors de la marée basse ; tout ce grand espace, qui pour la plupart n'est que vase et que rochers, demeure presque tout à sec, de sorte que la rivière qui s'étend sur cette vase et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots."

Oui, nous en savons quelque chose.

\*.\*

La nuit noire commence à s'étendre sur la terre et sur mon papier, je m'arrête ici pour aujourd'hui. A demain la continuation de l'histoire des travaux apostoliques des soldats de Saint-Ignace dans ces régions reculées. Qui connaît ces dévouements obscurs ? que d'héroïsme enseveli dans les secrets de ces solitudes ? Pour un grand nombre, ces pages seraient toute une révélation ; que d'autres actions de zèle, d'autres entreprises évangéliques qui ne seront révélées qu'au grand jour des récompenses. En général, on connaît assez bien les labeurs et les martyres des missions Montagnaises, Huronnes, Iroquoises et Outaouaises ; mais on ignore les fatigues et les sueurs qui ont été répandues dans ces forêts difficiles et discrètes, zèle d'autant plus méritoire qu'il n'a eu que Dieu pour témoin.

(A suivre)

## LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;  
Par un temps orange,  
Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,  
Sous un ciel nuageux.  
Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies  
Tourbillonnent aux vents ;  
La bruyère n'a plus de douces harmonies.  
La mort parle aux vivants.  
Entendez-vous gémir la plainte sépulcrale  
De la nature en deuil ?  
Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale  
Procède du cerueil.  
Les plantes ont vécu ; la sève nourrissante  
Retourne vers le sol,  
Comme le corps humain, dépouille repoussante,  
Quand l'âme a pris son vol.  
Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre  
Est, dans l'éternité,  
Aussi court que celui de la plante éphémère  
Qui meurt avec l'été.  
La terre est une tombe, un vaste cimetière  
Où dorment nos aînés.  
A peine reste-t-il de mainte race altière  
Quelques os décharnés.  
De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,  
Déjà le genre humain  
Jouche de ses débris d'immenses nécropoles  
Où nous serons demain.  
Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères  
Qui nous ont devanés ;  
Nous offrons au Très-Haut nos vœux et nos prières  
Pour nos chers trépassés.  
Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme  
Fidèle au souvenir,  
Sur nos tendres regrets versent, comme un dictame,  
L'espoir en l'avenir.  
Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême  
Qui survit au trépas :  
Au delà du tombeau, comme ici-bas, l'on s'aime,  
Car l'amour ne meurt pas.  
Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,  
Exhalent leurs parfums  
Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,  
Les âmes des défunts.  
Les murs drapés de noir répandent les ténèbres  
Dans le temple de Dieu ;  
Les morts, se relevant de leurs couchés funèbres,  
Vont prier au saint lieu.  
Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières  
Des vivants, nés mortels ;  
Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères  
Aux pieds des saints autels.

RÉMI TREMBLAY.

USAGES ET COUTUMES

LES FIANÇAILLES

La date des fiançailles est fixée le jour même où le prétendant agréé vient remercier les parents de l'accordée. Ceux-ci demandent à leur futur gendre quelles sont les personnes qu'il désire y voir assister, et ils envoient une invitation à chacune de celles qu'il a désignées.

En dehors de la famille, on n'admet guère que des amis très anciens à la fête des fiançailles, afin de lui laisser un caractère de grande intimité.

Le matin de ce jour, le futur envoie son premier bouquet, composé des fleurs blanches préférées de la jeune fille.

Le dîner des fiançailles est relativement simple, pour qu'on sente bien que c'est un repas de famille. Les fiançailles sont déclarées au dessert. — Si la réception est une soirée dansante, la cérémonie a lieu vers minuit. Les invités font leurs souhaits de bonheur aux fiancés.

C'est le moment où la bague est passée, par le fiancé, au quatrième doigt de la main gauche de la jeune fille. Il est autorisé à baiser cette main, qui porte déjà un signe ostensible de leur engagement réciproque. (La bague n'a pas été choisie au hasard : mais d'après l'idée que le jeune homme a pu prendre des goûts de celle qu'il aime : on a toujours une pierre favorite : les opales et les aiguës-marines changeantes font peur, le saphyr et la turquoise portent bonheur).

A partir de ce jour, sans permettre aux fiancés un tête-à-tête absolu, on s'arrange de façon à ne pas avoir l'air de les soumettre à une surveillance, qui serait peut-être humiliante et, sûrement, de mauvais goût. Enfin, il est nécessaire qu'ils puissent échanger librement leurs idées et leurs pensées.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LE PANARIS PROFOND

*Symptômes.*—Le panaris profond, qu'il ne faut pas confondre avec la tourniole ou mal d'aventure, est une inflammation du doigt qui attaque non seulement la peau, mais encore une partie plus ou moins épaisse des tissus situés entre elle et l'os.

La douleur est très violente, le malade est privé de sommeil. Il y a quelquefois du délire, des convulsions. La tuméfaction s'étend souvent à la paume de la main, à l'avant-bras, au bras, à l'aisselle, la fièvre est alors très forte, la soif ardente ; l'agitation extrême.

*En attendant le médecin.* — S'efforcer de faire avorter l'inflammation par les moyens suivants : élévation de la main soit avec le bras en écharpe, soit par la situation sur un plan incliné, ou par la suspension. Appliquer des cataplasmes froids, des compresses imbibées d'eau très froide incessamment renouvelées, ou même envelopper le doigt d'une vessie contenant de la glace pilée.

LE BON CONSEILLER.

PUISSANCE DE LA BALEINE

Un anatomiste d'Edimbourg, capitale de l'Ecosse, a calculé qu'une ba-

leine mesurant 80 pieds, pesants 75 tonnes et portant une queue de vingt pieds de haut, file douze nœuds à l'heure, soit environ quinze milles. La force pour développer cette vitesse est équivalente à 145 chevaux-vapeur. Si le hareng sert de combustible, qu'elle énorme consommation ça doit être !

Dans les machines à vapeur, la consommation du charbon, la perfection des appareils, est de 10 à 12 livres par cheval et par heures, en sorte que le combustible nécessaire pour actionner une machine d'une force égale à celle de notre baleine et par heure serait une tonne et demie environ, ou près de 36 tonnes en 24 heures ; pour 365 jours 13,000 tonnes.

On suppose la durée ordinaire de la vie d'une baleine qui meurt de mort naturelle à 200 ans, ce qui porterait la consommation en charbon au montant total de deux millions six cents mille tonnes.

Admettant que la valeur en masse combustible du hareng est égale, poids pour poids, à celle du charbon, cette baleine anéantirait, pendant sa vie active, plus de quinze milliards de harengs ou sept millions et demi par an.

CONNAISSANCES UTILES

*Langue de bœuf.*—Echaudez une belle langue de bœuf pour en ôter l'épiderme, et faites-en un pot-au-feu. Vous obtiendrez un excellent bouillon. Le lendemain, vous pourrez la faire réchauffer et la servir avec une sauce piquante.

*Soupe aux végétaux.*—Pour une soupe aux végétaux il faut prendre quatre oignons, trois navets, quatre carottes, une petite pomme de chou, une chopine de poids et une poignée d'herbes douces. On fait bouillir le tout, et on ajoute une pinte de bouillon ; prenez deux pleines cuillères de beurre, une de farine et battez-les en crème ; assaisonnez-le de poivre et de sel selon le goût, et ajoutez une pleine cuillère de sucre.

*Pâté aux Poulets.*—Pour faire un pâté aux poulets, on coupe les poulets en morceaux, et on leur donne une première cuisson dans l'eau bouillante qu'on assaisonne de poivre et de sel, d'une cuillerée à table mêlée de champignon haché, de persil et d'oignons, on peut mettre si on veut une plus grande quantité d'assaisonnement ; on ajoute quelques tranches de jambon. Il est mieux de mettre dans le plat à pâté une couche au-dessus et une autre au-dessous de la viande du poulet. On le remplit avec de la sauce au veau, assaisonnée de champignon ; on ajoute aussi le jaune de six œufs bouillis bien dur. On peut également y ajouter un petit peu de jus de citron. On couvre le tout avec un gâteau feuilleté, et on fait cuire durant plus d'une heure.

ASILE NAZARETH

Ce seul nom éveille toutes les sympathies. Qui ne connaît aujourd'hui le chemin de la maison des jeunes aveugles ? qui ne l'a visitée ? qui n'est émerveillé du bien qui s'y fait ? Les premières dames de notre société y ont mis leurs plus vives affections. N'est-ce pas là que se sont formés des artistes dont Montréal est justement fier ? Mais surtout, n'est-ce pas là que bien des pauvres enfants sont recueillis, instruits, formés, consolés ? Sans l'Asile Nazareth que deviendraient les petits aveugles ? Il est donc naturel que le public soit porté vers cette institution, la seule catholique de ce genre que nous possédions dans tout le Canada, et qu'il soit heureux de lui venir en aide cha-

Les Modes d'Automne

SONT AU COMPLET AU

SYNDICAT CANADIEN

Marcotte, Perrault & Cie.,

RUE SAINTE-CATHERINE COIN DE LA RUE AMHERST

Rien n'a été épargné dans le choix des Modes pour garnitures et chapeaux d'automne

Importation directe des fabricants Parisiens et Américains

MODISTES DE PREMIERE CLASSE POUR LA CONFECTION

que fois que l'on fait appel à sa charité. Vous rappelez-vous le dîner de l'année dernière ? Quelle foule ! quel entrain ! quelle joyeuse fête ! et quelle magnifique recette pour les chers enfants ! Ce dîner est passé dans nos habitudes, nous l'attendons quand vient l'automne ; nous le saluons avec plaisir, comme nous saluons le concert, le beau concert du Queen's Hall qu'on nous apporte le printemps. Il nous est promis pour bientôt, nous l'aurons le 9 novembre. Il suffit de l'annoncer. Point de réclame : ce serait superflu. Nous pourrions bien dire qu'il convient, cette année, d'être plus généreux que jamais, parce que on a dû faire des dépenses, agrandir l'Asile trop petit pour le nombre d'enfants qu'y envoie la Providence, construire des dortoirs, etc ; mais à quoi bon ? Venez, mesdames, dames patronnesses, anges dévoués des jeunes aveugles, demandez et il vous sera donné de grand cœur. Une piastre seulement pour un billet d'admission à ces joyeux agapes de la charité ? C'est trop peu.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :  
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Colloïdes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10  
BAILLIERS-DESSEURS) MONTRÉAL

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démaigrisons, dartres, Rific, H-morrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démaigrisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rific.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, ins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES,  
St-Eustache, P. Q.

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les DOUZE MOIS PROCHAIN. Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL,  
Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fontmill, Ont. Etablies en 1842, 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 80 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St., New-York.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 312.—CHARADE—SONNET

Dédiée à Mlle Laure H...

Quant la première fois, te rencontrant seulette  
Je te parlai d'amour dans le petit sentier,  
Tes grands yeux irrités m'enlevèrent l'Entier  
Dont je m'étais armé pour te conter fleurette.

Je fixais, t'implorant, la fine colerette  
Dans laquelle mon Un se trouve prisonnier.  
Puis je partis, tremblant sous ton regard altier,  
Car après mes aveux ta bouche fut muette.

J'errai pendant longtemps, triste, seul, sans  
Mon Deux au fond du cœur, de ne plus te re-  
Mais tu fus l'autre jour envers moi moins  
[espoir, plus te re- voir; cru-elle.

Tu daignas m'écouter, sans crainte, sans cour-  
Et même tu pressas ma main, ma toute belle;  
Alors j'aurais voulu mourir à tes genoux.  
M. CAPÉLAN.

No. 313 —ANAGRAMME

Former, avec les phrases suivantes, trois  
noms de villes de France :

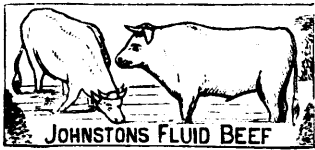
SERA VILLES.  
SERA MILLES.  
SERA LON.

SOLUTIONS :

No 309.—Le mot est : Pepin.  
No 310.—Le mot principal est : Palombe.  
Les autres mots sont : Aplomb, Bémol, Lampe,  
Bel, Bol, Bac, Bal.  
No 311.—Les mots sont : Propriété et Pro-  
preté.

ONT DEVINÉ :

Mlle Alice Mence, Lévis; Athemar De-  
lorne, St-Henri; L. U. Renaud, New-York;  
Alphonse Morency, Eliosa Martineau, Ph-  
lippe LeBel, Ch. Jumeau, Québec; Mlle A.  
Aubry, Mlle Laure H., Dame C. Lesigne, J.  
Bernier, Montréal.



LE GRAND DONNEUR DE FORCES

CHEZ S. A. DE LORIMIER  
(SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en tant.  
Chaussettes en mérinos ou en laine extra,  
valeur 25c. Chemises faites à ordre.  
1700, rue Notre-Dame, 2<sup>me</sup> porte de  
l'église Notre-Dame

C. ROBERT & CIE.,

Chapelier Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établis-  
sment pour les peaux crues.  
Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Four-  
rures réparés à bas prix.

Allez à l'En eigne du Chapeau Ronge  
ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE  
DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,  
Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,  
Depuis près de quinze mois je souffrais de  
maladie de cœur, indigestion, érysipelle, fai-  
blesse, maux de tête, etc. J'employai en vain  
tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon  
et suis complètement guérie.

Votre etc,  
Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant  
son dépôt Central au No 51, Curie Victoria.  
Tel 432.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.  
Rowell & Co's Newspaper Ad-  
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising  
contracts may be made for it IN NEW YORK.

**\$30,000**  
De Marchandises d'Automne vendues a prix réduits !!

SPÉCIALITÉ :

Etoffes à Manteaux dans les plus riches tissus.  
Tweeds, Draps et Tricots dans les finis les plus fashionables.  
Modes et Etoffes à Robes dans les plus hautes nouveautés.  
Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, Rouleaux pour Rideaux, etc.,  
Dans les meilleures qualités et les goûts les plus nouveaux.

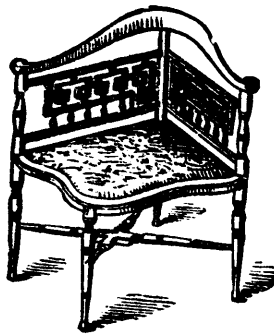
A LA NOUVELLE MAISON

**DUPUIS & LABELLE**

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

38578

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE,  
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18  
MONTREAL



**WM. KING & CIE.,**

FABRICANTS DE

Meubles unis et de gout, sommiers mat-las, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

**Loterie Nationale!**

Les tirages mensuels ont lieu  
le troisieme mercredi de  
chaque mois

**\$60 000**

SERONT TIRÉS

Le 16 NOVEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire.

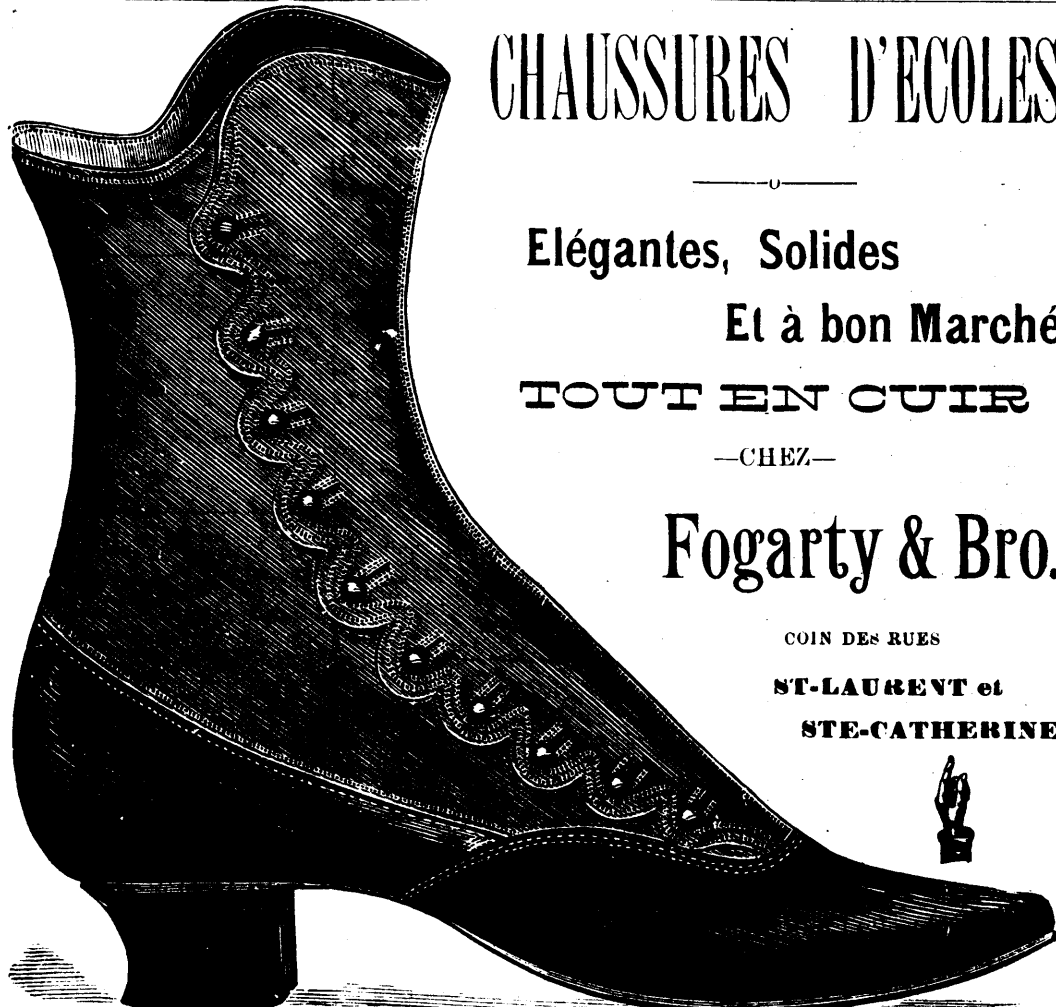
No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

**AMELIORATION!**

A la demande d'un grand nombre de per-  
sonnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la  
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-  
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où  
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,  
par une pompe automatique et hydraulique,  
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

Chaussures en Kid \$1.00



**CHAUSSURES D'ECOLES**

Elégantes, Solides  
Et à bon Marché  
TOUT EN CUIR

—CHEZ—

**Fogarty & Bro.**

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

## FEUILLETON DU 'MONDE ILLUSTRÉ'

Montréal, 29 octobre 1887

## JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)



ESTHER se tut.

Un cri d'étonnement accueillit le nom qu'elle venait de prononcer.

—Duchesse de la Tour-Vaudieu ! répéta Henry stupéfait.

—Oui, reprit Esther, le gentilhomme que j'ai mais et qui faisait de moi sa femme se nommait Armand-Sigismond, duc de la Tour-Vaudieu, pair de France, et mon fils portera le titre de son père.

Henry était devenu livide.

Un cercle de fer enveloppait ses tempes. De sombres pensées hantaient son esprit. Il se demandait à quel drame sinistre et peut-être sanglant le nom de la Tour-Vaudieu se trouvait mêlé. Il tremblait...

René Moulin, se souvenant de ce que l'ex-notaire Plumed'Oie avait dit à Jean-Jeudi, commençait à croire que le criminel pourrait bien être Georges de la Tour-Vaudieu.

—Et, demanda Henry d'une voix tremblante, votre enfant fut confié au médecin de Brunoy, le docteur Leroyer ?

—A partir du coup de feu tiré sur moi, je ne me souviens de rien, répondit Esther. Seulement, ici, tout à l'heure, j'ai revu l'homme de Brunoy... J'ai lutté contre lui comme autrefois... Il était le plus fort... Je suis tombée et la violence de ma chute m'a fait perdre connaissance.

LXIV

—Ici !! cet homme !! s'écria le jeune avocat. C'est insensé !... C'est un rêve impossible...

—Non, ce n'est pas un rêve... répliqua vivement Esther. Je l'ai vu, je l'ai reconnu et j'ai marché sur lui comme je l'avais fait il y a vingt-deux ans pour défendre mon fils... Il a vieilli... Ses joues se sont creusées... Ses cheveux ont blanchi... Mais c'est le même visage et le même regard !... J'affirme devant Dieu que c'est lui.

Henry de la Tour-Vaudieu semblait atterré.

Autour de lui chacun gardait le silence, car tous avaient la même pensée, tous devinaient le secret terrible.

—Maintenant, dit tout à coup Esther, à votre tour de répondre... Que s'est-il passé autour de moi depuis la catastrophe de Brunoy ! Sigismond, mon mari ?...

—Mort il y a vingt ans... répliqua René.

—Mort !... répéta douloureusement Esther, dont le cœur se brisa et dont les larmes jaillirent ; mais au bout d'une seconde elle reprit en essuyant ses yeux : Et mon fils ?...

—Votre fils devait être confié aux soins du docteur Leroyer. Le soir même de la mort du duc Sigismond votre mari, le médecin de Brunoy attiré dans un piège fut assassiné, et l'enfant disparut.

Esther se tordit les mains avec désespoir.

—Disparu, mon enfant !... s'écria-t-elle affolée. Ainsi j'aurai dormi vingt-deux ans pour ne pas

le revoir au moment du réveil !... Dieu ne saurait permettre cela !... Qu'ai-je fait pour subir un châtement si dur ?

—Je vais vous donner une espérance peut-être vaine, madame, dit René Moulin, mais cependant je ne crois pas que Dieu vous frappe si cruellement et vous refuse la joie suprême d'embrasser votre fils...

Et le mécanicien raconta l'histoire lugubre du pont de Neuilly et tous les détails relatifs à l'enfant que la Providence, cette nuit-là, avait visiblement protégé.

—Il est vivant, j'en suis sûre... s'écria la pauvre mère, il est vivant et je le reverrai...

Henry de la Tour-Vaudieu était de plus en plus sombre.

Sa tête se penchait sur sa poitrine. Il semblait anéanti.

Une question d'Esther l'arracha brusquement à sa douloureuse rêverie.

—Quel misérable, demandait la veuve de Sigismond, quel misérable avait donc intérêt à com-

Alors, parmi les papiers entassés sur son bureau, il chercha d'une main fiévreuse un objet auquel il n'attachait aucune importance quelques heures auparavant.

—C'était le portefeuille trouvé au coin de la rue Berlin et de la rue d'Amsterdam.

Il l'ouvrit d'un geste brusque.

\* \* \*

Etienne Lorient et René Moulin avaient rejoint Esther et Berthe.

—Oh ! mes amis, dit cette dernière en allant au-devant d'eux, c'est effrayant et c'est effroyable !

—De quoi parlez-vous ? demanda le mécanicien.

—Hélas ! vous le savez aussi bien que moi ! Je n'ai pas besoin de vous nommer le coupable, n'est-ce pas ?... Le passé tout entier crie contre lui... La première idée de Jean-Jeudi était la bonne. Le complice de mistress Dick Thorn, caché sous le nom de Frédéric Bérard, n'est autre que le duc Georges de la Tour-Vaudieu !

—Le père par adoption de mon cher Henry, fit Etienne, et Henry lui-même l'a deviné.

La situation est horrible !... Que va-t-il faire ? Quel coup ! Je crains pour sa vie...

Esther se leva, frémissante, et demanda :

—Cain est-il ressuscité ? Le duc actuel a-t-il assassiné son frère ?

—Tout l'accuse, murmura René. Ce sénateur millionnaire est à n'en pouvoir douter le dernier des misérables, et la fatalité a voulu que nous confions à son fils adoptif, à l'héritier légal de son nom, la tâche de réclamer pour lui l'échafaud qu'il mérite !

—Oui, murmura Berthe, c'est horrible... Je frémis à la pensée qu'à cause de nous notre ami, notre protecteur, sera frappé si cruellement...

—J'ai lu dans les regards de Henry la plus sombre détermination... dit Etienne. Il n'est pas homme à subir le déshonneur du nom qui est le sien... Il songe à se tuer cette nuit...

—Mon Dieu !... s'écria l'orpheline affolée en se tordant les mains. Mon Dieu !... ne permettez pas cela !... Nous avons bien changé de nom, nous, quand une honte imméritée nous atteignait... Qu'il fasse comme nous, et qu'il vive... Courez, Etienne, courez...

En ce moment le bruit d'une cloche se fit entendre à la porte de la rue.

On se tut et on écouta.

La sonnerie retentit plus fo...

—Qui peut venir si tard ? demanda René.

—Ne serait-ce point l'oncle de monsieur le docteur ? fit observer Françoise. N'ayant trouvé personne cité Rébeval, il sera revenu ici, car il voulait absolument vous parler...

Pour la troisième fois on sonna avec une impatience manifeste.

René sortit du pavillon, traversa le jardin, et demanda :

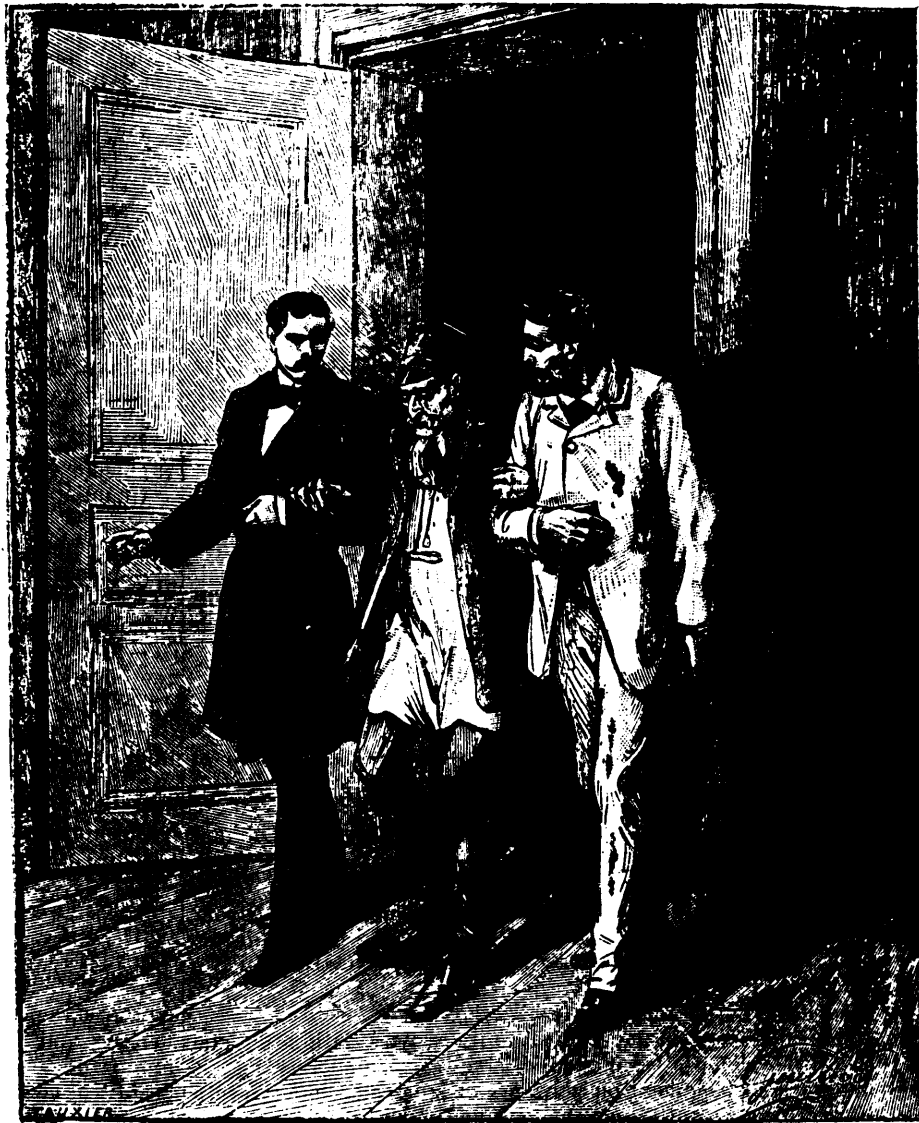
—Qui est là ?

—C'est moi, monsieur René, moi et le fiacre numéro 13, répondit la bonne voix de Pierre Lorient. Ouvrez-moi vivement la grande porte, s'il vous plaît, que j'entre avec ma boîte. C'est pressé, allez.

Sans solliciter d'explications, René s'empressa d'ouvrir.

Etienne était venu le rejoindre.

—Que se passe-t-il donc, mon oncle ? fit-il.



Les deux hommes introduisent dans la chambre d'Esther l'étrange visiteur. (Page 200, col 1).

mettre ce crime ?

Personne ne répondit.

Henry se leva.

—C'est ce que nous devons chercher maintenant... répliqua-t-il d'une voix sourde. Je rentre à l'hôtel pour m'occuper de cette affaire et pour mettre mes notes en ordre. Je vous reverrai tous demain...

Etienne lui tendit la main.

Le jeune avocat prit cette main et la serra avec effusion, puis il sortit.

René et le docteur l'accompagnèrent jusqu'à la porte donnant sur la rue, mais sans échanger avec lui une seule parole. Qu'auraient-ils pu lui dire ?

Henry fut bientôt arrivé à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Il lui sembla voir de la lumière dans l'appartement du duc, mais au lieu d'en franchir le seuil il alla droit à son cabinet où il s'enferma.

—Il se passe du nouveau... Jean-Jeudi est dans mon carabae.

—Lui!... Ici!

—Oui... répliqua le brave cocher tout en arrêtant sa voiture devant le perron, car les paroles qui précèdent s'étaient échangées tout en marchant. Vous veniez de partir quand je suis arrivé cité Rébeval, et Jean-Jeudi, sachant quelles choses sérieuses j'avais à vous apprendre, n'a pas voulu me quitter.

Le vieux bandit venait d'ouvrir la portière du fiacre et descendait péniblement.

—C'est vrai... murmura-t-il d'une voix faible, je veux le revoir avant de mourir... Je veux qu'il me pardonne aussi, lui...

—Qui donc?... demandèrent à la fois Etienne et René.

—Un peu de patience! fit Pierre Lorient. Conduisez Jean-Jeudi dans le pavillon... Je mets la mulette à Milord, je vous rejoins et vous saurez tout...

Les deux hommes introduisirent dans la chambre d'Esther l'étrange visiteur, à la grande surprise de Berthe, qui ne s'attendait pas à le revoir sitôt.

Il était livide et tremblait de fièvre. Pour ne pas défaillir, il lui fallait une volonté de fer.

On le fit asseoir.

Pierre Lorient entra, son chapeau d'une main, son fouet de l'autre, saluant à la ronde, très poliment.

—Et maintenant, mon cher oncle, expliquez-vous vite! dit Etienne. Nous sommes sur des charbons ardents! qu'allez-vous nous apprendre?

—Laissez-moi procéder par ordre... Ça ne sera pas long... Voici la chose: Je suis allé ce matin à l'hospice de la rue d'Enfer pour savoir ce qu'était devenu l'enfant que portait le grand-oncle de Mlle Berthe, le médecin de Brunoy, lorsqu'il a été assassiné au pont de Neuilly...

En attendant ces mots, Esther s'élança près du cocher.

—L'enfant que portait le médecin de Brunoy s'écria-t-elle d'une voix frémissante. C'était mon fils!...

Pierre Lorient, tout étourdi, la regardait avec stupeur.

Jean-Jeudi se soulevait sur son siège et frissonnait de tout son corps, mais une flamme passait dans ses yeux.

—Votre fils... balbutia l'oncle d'Etienne, l'enfant qu'on devait tuer après avoir tué le vieillard et qui a été épargné...

—C'était mon fils!... répéta Esther avec exaltation, je vous dis que c'était mon fils!... Est-il vivant?

—Oui, madame... répondit Pierre Lorient, et je vous fiche mon billet que c'est un brave jeune homme... Vous le connaissez tous, parbleu... c'est votre protecteur...

Etienne et René échangèrent un regard d'une indicible expression.

—Son nom... son nom, mon oncle... fit le jeune médecin que l'émotion étranglait.

—Henry de la Tour-Vaudieu, le fils adoptif du duc Georges de la Tour-Vaudieu...

Berthe et René, Esther et le docteur, poussèrent un même cri.

—Lui! fit ensuite Esther avec épouvante, lui! adopté par ce monstre, l'assassin de Sigismond, l'assassin du docteur!...

—Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit Pierre Lorient, mais l'enfant est bien le même et, voici qui le prouve:

Il tira de sa poche un papier timbré et lut à haute voix:

"L'enfant déposé dans le tour de l'hospice de la rue d'Enfer au cours de la nuit du 24 au 25 septembre 1837, et qu'un papier attaché à ses vêtements et portant le nombre 13 permet de désigner à coup sûr, a été adopté le 7 janvier 1840 par M. le duc Georges de la Tour-Vaudieu."

—Et c'est signé, parafé, légalisé! ajouta le cocher du fiacre du numéro 13; rien n'y manque.

—Mon fils... Mon fils existe! balbutia Esther en sanglotant convulsivement. Je veux le serrer dans mes bras... Je veux lui crier qu'il peut vivre, qu'aucun déshonneur ne saurait l'atteindre, que la résolution fatale lue par vous dans ses yeux n'a pas de raison d'être... Que lui importe à lui, à lui duc de la Tour-Vaudieu, le misérable qui se

paraît du titre volé dans le sang?... Docteur, docteur, conduisez-moi près de mon fils...

—Je veux le voir aussi, moi... fit Jean-Jeudi, dont la voix s'affaiblissait de plus en plus. Je veux qu'il me pardonne et qu'il obtienne pour moi le pardon de sa mère...

Et le moribond se laissa tomber à genoux devant Esther qui lui dit:

—Quoi que vous ayez fait, je vous dois la vie de mon fils... Je n'ai rien à vous pardonner, moi, et je prie pour vous...

## LXV

René Moulin coupa court à cette scène émouvante.

—Voyons... voyons... s'écria-t-il, nous n'avons pas un instant à perdre pour rassurer M. Henry et pour éviter un malheur... Il est acquis que Georges de la Tour-Vaudieu voulait faire supprimer l'enfant de son frère pour hériter de la fortune et du titre...

—Le scélérat de Neuilly, ce n'est donc pas Frédéric Bérard? demanda Jean-Jeudi.

—Frédéric Bérard et le sénateur doivent être le même homme.

—Ça explique tout, et Plume-d'Oie avait raison...

—Devons-nous aller frapper à la porte de l'hôtel et nous faire ouvrir? reprit René. Je ne le crois pas.

—Pourquoi? demanda le docteur.

—Parce que M. Henry pourrait croire que la police vient arrêter son père, et se brûler immédiatement la cervelle...

—Oh! balbutia Esther épouvantée, ne dites pas cela! Je ne l'aurais donc retrouvé que pour le perdre! Ce serait monstrueux...

—Georges de la Tour-Vaudieu était ici tout à l'heure, poursuivit le mécanicien. Donc un passage inconnu de nous conduit à son hôtel... Il faut découvrir ce passage, aller trouver M. Henry et lui apprendre ce qui se passe...

—Fameuse idée! s'écria Pierre Lorient, je ne m'étais pas mis le doigt dans l'œil, moi non plus, preuve que j'ai de la jugeotte! C'était bien ici que venait ce prétendu Frédéric Bérard... Il passait par la rue de l'Université pour aller rue Saint-Dominique, où on le croyait en voyage... S'agit de trouver son truc...

—Cherchons... répondit René.

## \*\*

Retournons de quelques heures en arrière et prions nos lecteurs de nous accompagner de nouveau à la préfecture de police.

Après avoir donné l'ordre à l'agent Leblond de replacer sous la porte de Théfer le billet adressé à ce dernier par son mystérieux correspondant, le chef de la sûreté alla trouver le procureur impérial, lui mit au fait de la situation et lui demanda l'autorisation de conduire cette affaire à sa guise.

Il obtint carte blanche. A la nuit tombante il envoya à Batignolles une douzaine d'agents déguisés, qui s'installèrent isolément ou par deux chez les marchands de vin dans les estaminets et dans les crémeries.

Leblond alla rôder rue du Pont-Louis-Philippe. Vers huit heures du soir il vit Théfer rentrer chez lui, en ressortir au bout de vingt minutes, se diriger vers une station et monter en voiture. L'agent en prit une lui-même et dit au cocher:

—Suivez ce fiacre sans en avoir l'air... Si vous ne le perdez pas de vue il y aura cent sous de pourboire...

Théfer se fit arrêter rue de Milan. —Il veut aller à pied jusqu'à la rue de Berlin. Malice cousue de fil blanc! pensa Leblond.

Et, descendant à son tour, il marcha sur les traces de Théfer, qui gagna l'hôtel de mistress Dick Thorn, dont il franchit le seuil et où il resta près d'une heure.

Au bout de ce temps le complice de Georges de la Tour-Vaudieu regagna sa voiture.

—Inutile de le suivre, se dit le policier. Tout va bien. La personne qu'il vient de prévenir ici sortira vers onze heures et demie pour aller rue Saint-Etienne. C'est cette personne qui me guidera... J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut pour dîner quelque part aux environs.

A onze heures moins un quart Leblond remonta dans son fiacre qu'il fit stationner rue de Berlin, à quinze pas du numéro 24, et s'arma de patience, l'œil et l'oreille au guet.

Onze heures et demie sonnèrent.

La porte de l'hôtel s'ouvrit; mistress Dick Thorn en franchit le seuil et la referma sans bruit.

—C'est une femme! pensa Leblond. Tiens! tiens! ce sera drôle!

Il mit pied à terre, donna l'ordre au cocher d'aller l'attendre à Batignolles à l'angle de la rue Saint-Etienne, et s'élança sur les traces de Claudia, qui marchait vite et dont un voile noir très épais cachait le visage.

Arrivée au chemin de ronde, mistress Dick Thorn le suivit jusqu'à la barrière située à cette époque presque en face du Théâtre des Batignolles, franchit cette barrière, gagna la rue des Dames, tourna à droite et s'engagea dans la première rue à sa gauche, c'est-à-dire dans la rue Saint-Etienne.

Un fiacre stationnait à l'endroit indiqué. Leblond reconnut son cocher endormi sur le siège.

Claudia descendit la rue presque jusqu'à son extrémité, s'arrêta devant une petite porte percée dans un mur derrière lequel on devinait des squelettes de grands arbres à demi dépouillés de leurs feuilles, et agita le cordon d'une sonnette.

Quelques instants s'écoulèrent et la porte s'ouvrit pour laisser entre mistress Dick Thorn.

—Le duc est-il arrivé? demanda-t-elle à Théfer, qui répondit:

—Non, madame, mais il ne peut tarder maintenant... J'ai fait du feu dans la maison, venez.

Nos deux personnages traversèrent le jardin et franchirent le seuil d'une pièce très modestement meublée où Claudia se laissa tomber dans un fauteuil placé près du foyer.

Elle semblait inquiète et préoccupée. Théfer se tint debout en face d'elle.

Pendant quelques secondes aucune parole ne fut échangée.

Claudia, la première, rompit le silence.

—Ainsi, demanda-t-elle, vous n'avez pas vu le duc depuis son retour à Paris?

—Non, madame, répliqua le policier, et j'étais aussi surpris de son silence que je le suis en ce moment de son retard...

—Devinez-vous ce qu'il peut avoir à nous communiquer?...

—Je m'en doute pas... —Rien ne vous fait supposer qu'un danger nous menace?

—Rien. L'affaire du fiacre numéro 13 me paraît enterrée... On n'en parle plus... Elle sera vite oubliée...

Que s'est-il passé au sujet de la mort de Jean-Jeudi?

—Rien n'a transpiré à la préfecture au sujet de cette mort... Le commissaire de police du quartier aura rédigé sans doute un constat de suicide, et tout aura été dit... Je n'ai pas voulu prendre de renseignements dans la crainte de me compromettre; mais j'ai passé devant la maison; elle est muette et close... S'est-on aperçu seulement de la fin tragique du misérable... La bicoque qu'il habitait seul, située au fond d'une cour, ne touche point au corps du logis principal... Jean-Jeudi s'absentait souvent... Peut-être le croit-on loin de Paris...

—Et René Moulin?

—Toujours en province... Mais vous-même, madame, n'avez-vous pas reçu de nouvelles directes de M. de la Tour-Vaudieu?

—Aucune... et cependant je lui ai écrit relativement au mariage projeté de son fils et de ma fille... Il n'a pas répondu.

—Madame, dit brusquement Théfer, voulez-vous que je vous fasse part de mes craintes?...

—De vos craintes!... Vous en avez donc?

—Oui.

—Relativement au duc?

—Oui.

—Vous croyez qu'il ne joue pas franc jeu avec nous? demanda Claudia, dont les yeux exprimèrent l'angoisse. Vous croyez qu'il nous livrerait à la justice?

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 29 octobre 1887

## PAULINE

## PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

## VIII

**J**E comprends cela très bien, mais nous aurons soin de nous tenir à l'écart de ces rassemblements dont vous parlez.

—Si nous nous tenons à l'écart, répliqua M. Talbot, tu ne verras absolument rien que les têtes des innombrables spectateurs placés devant toi.

—C'est ce qui vous trompe, bon père, dit vivement Pauline avec un petit ton de suffisance qui fit sourire le vieillard, j'en sais plus long que vous là-dessus, voyez-vous... Cette dame qui parlait à son amie était au fait de toutes choses, et je n'ai pas perdu un mot de ce qu'elle a dit.

—Dans ce cas, chère enfant, partage ta science avec moi.

—Très volontiers. Vous n'ignorez pas qu'on bâtit en ce moment une rue neuve qui conduira depuis les boulevards à la place Louis XV.

—Tu peux ajouter que cette rue sera large et belle, et qu'elle se nommera la rue Royale.

—Eh bien! les entrepreneurs ont eu la bonne idée d'établir tout le long des maisons nouvellement construites, de grands échafaudages en formes de gradins et de tribunes. On pourra monter sur ces échafaudages moyennant une redevance de cinq sous par personne, ce qui vraiment n'est pas trop cher. Ils suffiront à un nombre infini de spectateurs, tout le monde sera bien placé, on dominera la foule sans être confondu avec elle, et rien n'empêchera de jouir, dans toute sa splendeur, du coup d'œil magique du feu d'artifice... Qu'est-ce que tu dis de cela, bon père?

—Je dis que tu as réponse à tout, que tu bats en brèche mes objections l'une après l'autre, et que je n'hésite plus à t'accorder ce que tu souhaites si vivement.

—Et vous me l'accordez sans regret?

—Sans regret et avec un plaisir extrême.

Pauline frappa dans ses mains, embrassa son père, courut chercher sa gouvernante, lui raconta triomphalement la grande nouvelle et ajouta d'un air transporté :

—Je suis si contente, vois-tu, si contente, que volontiers je danserais de joie, et pour que la fête soit complète, tu viendras avec nous ma bonne Audoin.

La petite femme, tout en partageant l'allégresse de Pauline, déclina la proposition.

Elle n'était point de complexion curieuse, et son lit lui paraissait mille fois préférable à tous les feux d'artifice de la terre.

Pauline revint à M. Talbot.

—Bon père, dit-elle, je mettrai la robe neuve que tu m'as donnée au jour de l'an. Je serai très belle, pour te faire honneur. Dans combien de temps partirons-nous?

—Quand tu voudras, mais rien ne nous presse, puisqu'il est six heures à peine et que le feu d'artifice se tire à neuf heures.

—C'est parfaitement vrai, seulement il s'agit d'être bien placé, par conséquent il ne faudra pas se mettre en retard. Nous allons dîner, je m'habillerai vite... il sera sept heures, et nous nous mettrons en route... d'ici à la place Louis XV la distance est longue, et si nous arrivons les premiers, tant mieux. Est-ce convenu, bon père? dis-tu oui?

—Les ordres de mon joli tyran seront exécutés, répondit le vieillard en souriant.

Le dîner fut court, car l'ordinaire de l'humble ménage était des plus simples. La femme du petit portier picard venait, chaque après-midi, apprêter l'unique plat destiné à figurer sur la table de M. Talbot et de sa fille.

Pauline n'employa pas plus de cinq minutes à sa toilette. Elle revêtit la fameuse robe du jour

de l'an, une petite robe grise et rose, peu coûteuse, mais très jolie. Elle s'enveloppa dans sa mante noire, puis, fraîche, charmante, rayonnante, et naïvement coquette, comme le sont les plus innocentes des fille d'Eve, elle vint demander à son père :

—Comment me trouves-tu?

—Jolie à ravir! répliqua le vieillard dont les yeux s'illuminèrent d'orgueil paternel.

—Alors donne-moi ton bras et partons. Bonsoir, ma bonne Audoin, bonsoir... Je te souhaite des rêves merveilleux, ils ne seront jamais aussi beaux que ce que nous allons voir tout à l'heure.

Un instant après, M. Talbot et Pauline quittèrent la rue de Vendôme.

Une foule joyeuse et bruyante encombrait les boulevards et marchant dans le même sens comme les eaux d'un fleuve, se dirigeait vers la place Louis XV.

—Tu vois bien qu'il n'était que temps! s'écria la jeune fille, nous n'arrivons pas les premiers!

Le vieillard jeta un coup d'œil sur ces masses profondes qui venaient de se refermer derrière lui et derrière Pauline, les enveloppant de toutes parts et rendant la retraite impossible.

Il soupira. Une involontaire et vague inquiétude le dominait, et il se dit tout bas :

—J'aurais mieux fait de ne pas céder.

\*\*

Rejoignons Roland de Lascars.

Il était environ huit heures du soir au moment où ce gentilhomme dégradé fit son apparition sur la place Louis XV, près des bâtiments du garde-meuble.

Ses amis les plus intimes auraient eu peine à le reconnaître, si le hasard les avait placés face à face avec lui.

Une légère couche de bistre, étendue sur son visage, lui donnait le teint et la physionomie d'un mulâtre. Il portait un vieil uniforme militaire, fané, fripé, râpé, et n'appartenant à aucun corps de l'armée française. De petites épauettes en or noirci pendaient sur ses épaules. Le baron offrait l'apparence exacte, sous ce déguisement, d'un des officiers d'aventures qui, à cette époque, après avoir couru le monde, et pris du service aux Grandes-Indes, revenaient en France, affamés, sans un sou, et très disposés à traiter leur propre patrie en pays conquis.

Une longue et forte épée de combat, suspendue à un bandrier solide occupait à son côté la place de l'épée de parade brisée chez Cydalise la nuit précédente, par le marquis d'Hérouville.

Les basques larges de la veste de drap rouge dissimulaient deux petits pistolets passés dans une ceinture de cuir. L'ensemble du costume était misérable et respirait du délabrement, ce qui n'empêchait point les poches du baron d'être gonflées de louis.

Une heure devait s'écouler encore avant que le signal, parti d'une main auguste, fit éclater les premières fusées. L'espace réservé au public sur la place Louis XV était déjà couvert de monde, et la foule, affluante par toutes les issues, augmentait de seconde en seconde et venait s'entasser sur un même point.

Le ciel nuageux rendait l'obscurité profonde, mais des guirlandes de lanternes et des files de lampions, disposés sur tous les points, dissipaient les ténèbres et inondaient de clartés bizarres et vacillantes cet océan de têtes humaines.

Une seule partie de la place restait sombre. à l'extrémité la plus voisine de la Seine. C'était l'enceinte réservée où s'élevaient les charpentes immenses du feu d'artifice qui devait bientôt embraser le ciel de ses feux mouvants. On voyait les pâles lueurs de quelques fallots aller et venir, paraître et disparaître parmi cette étrange forêt de piliers et de mâts.

Sur les bas-côtés de la place, près des Champs-Élysées d'une part, et de l'autre, près du pont tournant, s'ouvraient dans le sol de profondes coupures, de larges excavations, destinées à recevoir les fondements de constructions projetées.

Ces gouffres béants avaient été la veille, par les soins des entrepreneurs, entourés de balustrades sur la solidité desquelles on croyait pouvoir compter.

Instinctivement la foule cherchait à s'éloigner de ces balustrades qu'elle entendait craquer sous la moindre pression.

## XI

Le baron de Lascars consulta sa montre, elle marquait huit heures et quart.

—J'ai du temps devant moi, murmura-t-il, je puis affronter la cohue... j'en sortirai toujours avant que la tragédie commence...

Il allait s'enfoncer résolument dans la foule, quand il lui sembla sentir une légère secousse aux environs de son gousset.

Il y porta la main.

Sa montre venait de disparaître.

Il regarda devant lui, et il se vit en face d'un grand gaillard de vilaine mine, qui sifflait et tournait ses pouces d'un air indifférent et dégagé.

—Bon! pensa Lascars en souriant, voilà qui se trouve à merveille.

Il se pencha vers le personnage patibulaire et lui dit tout bas :

—Je viens du Nord et j'arrive à Versailles.

L'homme, sans manifester le moindre étonnement, répondit :

—Je suis de noce et je vais au feu.

Puis il ajouta :

—Tiens, vous en êtes, mon officier! si j'avais su je ne l'aurais pas prise, on se doit des égards entre confrères... Faut-il vous la rendre?

—Inutile, répliqua Lascars.

—Comme ça, vous me la donnez? grand merci!

—Oui, je te la donne, mais à une condition...

—Laquelle?

—C'est que tu vas me dire où se trouve Huber en ce moment.

—Rien de plus facile. Quand j'ai quitté le maître, il n'y a pas dix minutes, il était avec Macaroni, à deux cents pas d'ici, sur la droite, à l'angle du fossé, auprès de ce poteau qui porte un gros lampion, il doit y être encore, mais vous aurez plus de peine que vous ne croyez à arriver jusqu'à lui, plus l'on avance et plus c'est épais! c'est tout au plus si une couleuvre viendrait à bout de se faufiler là-dedans.

—Eh bien! peut-être pourras-tu m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir?

—Si je le peux, regardez la chose comme faite.

—Étais-tu, hier au soir, au cabaret de Sauvageon?

—J'y étais... je suis un des dix lapins. Bergamotte, pour vous servir...

—Alors, tu dois savoir si les ordres donnés à Huber sont exécutés.

—Je sais que les escouades, au grand complet, se trouvent présentement sur la place où nous sommes, bien en ordre, aux bons endroits, et que tout à l'heure on rira. Est-ce ça qu'il vous faut?

—Oui.

—Vous n'avez pas autre chose à me demander?

—Pas autre chose, et comme tu me parais un gaillard intelligent, prends ces deux louis et bois-les à ma santé quand la besogne sera faite!

—Dieu bénisse la main qui m'étreint! répliqua Bergamotte en empochant l'argent, mon officier, je garderai votre montre toute ma vie afin de n'oublier jamais l'heure où je viens d'avoir l'avantage de faire votre connaissance.

Les courts renseignements donnés par le coquin en sous ordre suffisaient à Lascars. Huber, ses lapins et ses bandits étaient là n'attendant que le signal. Donc rien ne pouvait plus empêcher le drame nocturne de dérouler ses péripéties sanglantes.

En conséquence, le baron ne donna point suite à sa première idée, et au lieu de s'enfoncer au plus épais de la multitude, il battit en retraite jusqu'à l'angle de la nouvelle rue Royale, et il s'adossa à l'une des colonnes qui soutiennent, aujourd'hui encore, les bâtiments du garde-meuble.

Là, il rabattit sur ses yeux l'une des cornes de son vieux chapeau lampion, afin de maintenir dans l'ombre la partie supérieure de son visage; il croisa ses bras sur sa poitrine et il attendit.

Tandis que la foule s'entassait sur la place Louis XV, un prodigieux désordre et une dangereuse confusion régnaient dans la rue Royale que bordaient, sur toute l'étendue de son parcours, les échafaudages dont nous avons entendu Pauline Talbot parler à son père.

Cette voie, cent fois trop étroite malgré sa largeur, en une telle occurrence, était encombrée non-seulement par la masse grossissante des piétons, mais encore et surtout par les équipages des dames de la cour et des gens de qualité qui se rendaient aux loges construites pour eux à l'entrée des Champs-Élysées, ou qui gagnaient l'hôtel magnifique nouvellement construit à côté du garde-meuble pour M. de La Reynière, fermier général, lequel avait mis ses fenêtres à la disposition de nombreux invités appartenant au plus grand monde.

On devine quel terrible et effrayant pêle-mêle devaient produire ces carrosses massifs, ces chevaux excités par le bruit et les clameurs, piaffant au milieu d'une cohue qui ne parvenait point à s'entr'ouvrir pour leur livrer passage...

Déjà des femmes et des enfants venaient d'être écrasés sous les roues ou foulés au pieds; déjà des affiliés à l'horrible complot coupaient les traits des attelages afin d'augmenter le désordre; des misérables déguisés en soldats par des uniformes d'emprunt lardaient à coups d'épée le poitrail des chevaux pour les contraindre à reculer; des hommes du peuple se jetaient à leurs naseaux, saisissant les guides et s'efforçaient de faire retourner les voitures en arrière. Les roues s'accrochaient, les cochers juraient et distribuaient des coups de fouet à droite et à gauche, les laquais mettaient l'épée à la main, la populace avinée et furibonde chargeait d'injures les seigneurs et les belles dames...

M. Talbot et Pauline, entraînés par le flot qui s'était emparé d'eux presque au sortir de leur paisible demeure, avaient parcouru la ligne des boulevards tout entière, sans accident, sinon sans angoisses.

Les instinctives terreurs du vieillard augmentaient à chaque pas, et la jeune fille, étonnée d'abord, puis inquiète de se voir captive entre des murailles vivantes, de se sentir enveloppée et effleurée de tous côtés par des inconnus, commençait à partager ces terreurs dans une certaine mesure...

Elle ne songeait plus guère au feu d'artifice, et volontiers elle aurait donné beaucoup pour se retrouver assise à la porte du pavillon de briques rouges, sous les tilleuls du petit jardin... M. Talbot maudissait de tout son cœur la faiblesse avec laquelle il avait cédé follement aux désirs de son enfant chérie.

Vingt fois, chemin faisant, il eut la pensée de ne pas aller plus avant, de faire volte-face et de regagner sa demeure avec Pauline, mais un regard jeté autour de lui suffisait pour lui prouver combien un tel projet était irréalisable! Autant aurait valu entreprendre, dans un frère esquif, de remonter le cours des cataractes du Niagara!...

La foule allait droit devant elle occupant toute la largeur des boulevards, semblable à un fleuve majestueux coulant à pleins bords entre des quais de granit...

Dans sa marche lente, mais continue, la force d'impulsion acquise était capable de lui faire renverser tous les obstacles, si quelque obstacle se fût opposé à son passage.

À la hauteur de la porte Saint-Denis, un homme tomba, foudroyé par l'apoplexie.

Ceux qui marchaient immédiatement derrière lui voulurent faire halte afin de relever le corps inanimé du moribond. Ce fut une tentative inutile. Le flot ne s'arrêtait pas, les profondes colonnes avançaient sans cesse, les foules succédaient aux foules, paralysant toute résistance individuelle, rendant impossible le temps d'arrêt même le plus court...

À peine le cadavre avait-il touché le sol qu'il fut submergé, et la multitude passa sur lui, le broyant sous ses pieds, comme au champ de bataille, les escadrons qu'emporte le galop rapide passent sur les soldats tombés...

Cependant, et après une marche d'une heure qui leur parut longue comme un siècle, Pauline et son père atteignirent l'entrée de la rue Royale.

Là commençaient les échafaudages, là s'étaient les gradins construits par la spéculation et offrant au public un nombre considérable de banquettes étroites, disposées en manière d'amphithéâtre.

M. Talbot respira et son âme oppressée se fondit en une fervante action de grâce.

Désormais le danger, croyait-il, n'existait plus, puisqu'il devenait possible d'échapper aux redoutables étreintes du serpent populaire.

Déjà les gradins étaient singulièrement encombrés de spectateurs payants; néanmoins le vieillard vint à bout, moyennant une rétribution relativement considérable, de faire placer sa fille et de se placer lui-même auprès d'elle.

La hausse se manifestait depuis une heure, et le prix d'entrée, fixe dans l'origine à la modique somme de cinq sous, atteignait maintenant le chiffre de trois livres.

— Nous sommes désormais hors d'affaire, se dit M. Talbot, et je jure bien de ne plus exposer Pauline aux risques que nous venons de courir! Dussions-nous passer la nuit entière sur cet échafaudage, nous ne quitterons l'endroit où nous sommes que lorsque les rues seront libres et la circulation facile!...

Pauline oubliait ses terreurs passées et s'abandonnait naïvement à la joie du plaisir promis...

\*.\*

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel des Invalides.

Un coup de canon retentit sur l'esplanade...

En même temps une traînée de feu s'échappant de la loge où se trouvait la famille royale, s'épanouit dans les airs.

Marie-Antoinette, dans sa main blanche et fine, de cette main destinée à porter tour à tour le sceptre des reines de France et la palme des martyres, venait d'enflammer les premières fusées...

À ce signal attendu, la foule répondit par une acclamation retentissante comme le tonnerre, et par un immense battement de mains...

— Applaudissez, peuple de fous! murmura Roland de Lascars, toujours adossé à l'une des colonnes du garde-meuble, réjouissez-vous! acclamez vos rois! Tout à l'heure la joie et l'enthousiasme céderont la place aux plaintes et aux malédictions! tout à l'heure vous grincerez des dents.

La fête commençait! des milliers de pétards éclataient avec fracas comme la mousqueterie de vingt régiments! des gerbes flamboyantes tourbillonnaient, se croisaient à travers l'espace, et semblaient monter jusqu'aux profondeurs des nues du firmament...

Dans l'espace réservé autour des carcasses gigantesques de l'édifice pyrotechnique, espace défendu contre les envahissements de la foule par de solides barrières et par une double rangée de gardes françaises, les artificiers en sous-ordre, armés de lances à feu, allaient et venaient, prêts à se porter sur tous les points pour exécuter les instructions de leur chef.

Deux de ces hommes se rapprochèrent, ils étaient pâles, et leurs yeux brillaient d'un fiévreux éclat, ils ne firent que passer l'un à côté de l'autre et ils échangèrent rapidement et à voix basse ces quelques mots:

— Est-il temps d'agir?

— Oui.

— À l'œuvre, donc!

— À l'œuvre!

Le premier disparut derrière la statue de Louis XV, parmi les échafaudages qui soutenaient le bouquet gigantesque.

Le second se dirigea vers des caissons remplis de plusieurs centaines de fusées destinées à jouer leur rôle tour à tour après les pièces principales, et à occuper les entr'actes.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain une clarté fulgurante, comparable pour l'éclat et l'intensité à cette lumière électrique que la science moderne fait jaillir de deux morceaux de carbone, illumina non-seulement la place Louis XV, mais rayonna sur les Champs-Élysées et sur Paris entier.

## XII

En même temps une véritable trombe de feu jaillit vers le ciel avec un formidable accompagnement de coups de canons, et de grandes flammes rouges, d'un effet sinistre, flammes d'incendie ne faisant point partie du feu d'artifice, enveloppèrent de toutes parts la statue équestre du roi.

Le bouquet, — qui ne devait être tiré que beaucoup plus tard, éclatait, et les toiles peintes,

ajustées sur des charpentes et formant la décoration architecturale du temple de l'hymen, étaient embrasées.

Une main malfaisante venait de causer ce désastre, il était impossible d'en douter. L'artificier en chefs'arrachait les cheveux et poussait des rugissements de douleur et de colère...

La foule des curieux, au contraire, prenant l'incendie du temple pour une circonstance de spectacle, et trouvant splendide l'éruption du volcan se mit à battre des mains.

Cette joie fut de courte durée.

Une mèche de feu s'approcha des caissons dont nous avons parlé et qui regorgeaient de fusées volantes.

Ces fusées s'animent aussitôt, comme une cohorte de reptiles ailés et flamboyants... Elle prirent leur vole, entraînant avec elles les lourdes baguettes qui leur servaient de contre-poids, mais, au lieu d'opérer leur ascension en ligne perpendiculaire, pour accomplir ensuite dans l'espace d'élégantes paraboles, elles s'élançèrent horizontalement, semant une pluie brûlante d'étincelles sur les têtes effarées, enfin meurtrissant et tuant ceux qu'elles heurtaient au passage, et faisant explosion au plus épais des masses.

Il n'en fallait pas tant pour porter l'épouvante à son paroxysme.

Cette épouvante devint du délire, lorsque soudain, sur tous les points de la place Louis XV, on entendit des clameurs féroces se mêler aux cris de terreurs et les dominer; lorsqu'on vit des hommes à visages de bandits, faire étinceler les lames nues de longs couteaux, commencer le pillage et menacer d'une mort immédiate quiconque tentait de leur résister.

Les lapins de maître Huber et leurs dignes acolytes se mettaient à la besogne!

Alors commencèrent des scènes à tel point effrayantes et monstrueuses, que devant elles la pensée recule avec horreur... en présence des souvenirs de cette nature le roman doit se taire et céder la place à l'histoire.

Les témoins oculaires, dont les mémoires du temps nous ont conservé les notes, racontent les tragiques événements de la nuit du 30 mai avec une simplicité, et en même temps avec un pathétique, que ne sauraient surpasser les récits les plus habilement composés au point de vue de l'intérêt dramatique.

Nous renvoyons donc nos lecteurs aux chroniqueurs de la fin du dix-huitième siècle, et nous allons nous borner à tracer un rapide précis des faits principaux.

La foule, assaillie à la fois par les fusées et par les bandits, par le feu et par le fer, essaya de fuir, et cent mille personnes se tournèrent à la fois vers la rue Royale... un grand nombre n'y devaient jamais arriver vivantes!

Nous avons parlé des gardes-fous placés par les ordonnateurs de la fête autour des excavations profondes subsistant sur les bas côtés de la place Louis XV. Ces gardes-fous, trop faibles pour résister longtemps à la pression formidable que les masses exerçaient sur eux, se rompirent.

Alors, des centaines de malheureux s'engloutirent au fond des gouffres et s'y brisèrent, en poussant des cris d'agonie et des gémissements désespérés.

De minute en minute, de seconde en seconde, à chaque mouvement des flots populaires, le nombre des victimes augmentait; des monceaux de cadavres s'ajoutaient aux cadavres; des corps meurtris et palpitants grossissaient l'hécatombe humaine.

La nouvelle de ces engloutissements effroyables se répandit en quelques secondes d'un bout à l'autre de la place.

Alors le tumulte et la confusion, qui semblaient cependant avoir atteint leur apogée, grandirent encore...

Dans la crainte d'être poussés par le courant du côté des excavations meurtrières, un grand nombre de spectateurs, inoffensifs jusqu'à ce moment, mais n'écoulant plus que l'instinct égoïste et souvent féroce de la conservation, mirent l'épée à la main, frappèrent tous ceux qui les pressaient, et se frayèrent une route sanglante vers un salut douteux.